

Commentaires

Numéro 25, septembre–octobre–novembre 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20573ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1986). Compte rendu de [Commentaires]. *Nuit blanche*, (25), 5–8.



LE SECRET D'AXEL

Gilbert Choquette
CLF, 1986; 14,95 \$

Auteur de deux recueils de poèmes et de six romans dont *La flamme et la forge*, (prix Esso 1984 et prix France-Québec 1985), Gilbert Choquette inscrit à son œuvre un septième roman avec *Le secret d'Axel*.

Jeune homme d'une quinzaine d'années, Axel Aubry semble promis à un brillant avenir tant son intelligence et ses dons artistiques sortent du commun. Cependant, à la puberté, il est victime d'une mutation monstrueuse — qui n'est pas sans rappeler *La métamorphose* de Kafka — et qui bouleverse sa vie: à tout moment s'opposent désormais en lui l'ange et la bête. Aussi, Axel se mettra en quête d'absolu et tentera d'«échapper à la cruauté du réel par les voies de l'Art mystérieux» (p. 35). Les rapports qu'il entretiendra avec les autres personnages entraveront toutefois ses efforts et accentueront sa tension intérieure jusqu'au dénouement. Ce dernier, qui déconcerte à prime abord, permet plusieurs possibilités de lecture et souligne habilement le symbolisme inhérent au volume (ce qui n'exclut en rien un réalisme certain).

Roman original non pas tant par le sujet que par la manière dont l'auteur le traite, *Le secret d'Axel* met en relief les complexités de l'âme humaine.

Gilbert Choquette s'attaque à des thèmes traditionnels tels l'amour, l'art, le destin, etc., mais sans jamais glisser dans l'argumentation théorique. Ainsi, par delà la confrontation du bien et du mal, le lecteur ne peut que vibrer à la souffrance inextinguible de cet être mi-homme mi-bête.

Hélène Marcotte

ZOO BAR

Yves Giguère
Graphite, 1986; 6,00 \$

En avril dernier, seize personnes sous le nom «des Graphite» publiaient, à compte d'auteur, leur premier livre. Parmi eux, Yves Giguère faisait paraître *Zoo Bar*, une cinquantaine de poèmes.

Cette poésie n'est pas sans rappeler l'écriture de certains auteurs des années 70 (P. Chamberland, L. Geoffroy, D. Vanier, etc.) La transcription du réel charrie au creux des mots l'essentiel du message. Aucune barrière entre la perception et l'expression, sinon les «barricades du quotidien». Car l'auteur se trouve sur la ligne de feu, à la limite de ses forces et cerné de partout: «il tire aveuglément tireur fou dragons / écarlates zombies machistes / écartelés de sang».

Mais au-delà de ce désespoir sans retour (*Tous les chemins mènent vers l'asile*, des scènes échevelées, des images troubles reflètent une passion survoltée: «je suis des millions de volcans éruptant de désir». À d'autres moments encore, les mots livrent accès à toutes ces «rues (...) près du monde, près du quotidien» où s'entremêlent les «carrousels» de l'amour, de la solitude, des rencontres de hasard ou tout aussi bien des fantômes de la peur, des fantasmes «au-delà du réel, au-delà du visible». Puisque «a beau mentir qui revient chargé de poésies...», nous avertit la Note au lecteur. Comme si dans un même temps, après avoir mon-



tré le sérieux de son entreprise, l'auteur ne s'embarrassait plus de ses contradictions et nous jetait dans le vide: «la vérité est une invention hollandaise / elle tourne comme le vent».

Qu'est-ce qui peut bien faire que cette poésie ne laisse pas indifférent? Sans doute est-ce le ton brut, rocaillieux, à peine déblayé, mieux encore, le cri de celle-ci «quelqu'un HHHUUURRRLLLLLEE / dans le printemps de la Capitale» et l'urgence d'une parole à libérer «la vie est une sorte d'urgence», «comme si j'écrivais pour sauver ma vie», qui autrement devant «l'ennemi moi-même» n'aurait plus qu'à rendre les armes, «entraîné par le prince de ténèbres qui hurle».

Côme Lachapelle

LES IMAGES

Louise Bouchard
Herbes rouges, 1985; 11,95 \$

Je ne sais pas pourquoi, mais le roman de Louise Bouchard me rappelle *Le nez qui voque* et *L'océanthume*. Une certaine manière de faire vivre les personnages peut-être, de raconter la peur, l'épouvantable obsession sur l'esprit, l'incroyable désordre mental qu'elle impose. C'est terrible la peur. Qui n'a jamais eu viscéralement

peur ne peut même pas soupçonner à quel point elle torture véritablement les entrailles ni qu'elle entoure l'âme d'une chape de plomb à ce point angoissant qu'elle fait perdre toute notion, tout contrôle des actes, des pensées, des émotions.

Comment lui échapper? Trouver un point d'ancrage, un refuge, un havre de paix, une oreille attentive et, petit à petit, reculer la frontière de la connaissance de soi, de l'autre, de ses limites. Autrement, la mort guette.

Les images: le récit d'un difficile combat finalement victorieux contre la peur, contre le déraisonnable désarroi d'une peur viscérale quasi psychotique, peur de se perdre, peur de perdre son identité, peur de ne plus faire partie de ce monde.



Une écriture dense, lourde de sens, à la mesure des émotions qu'elle charrie.

Claude Régner

LE PÉRIL AMOUREUX

Daniel Gagnon
VLB éditeur, 1986; 11,95 \$

Malgré la meilleure volonté du monde, je n'ai pas vraiment réussi à aimer ce recueil de nouvelles. Pourtant j'aurais bien

commentaires



voulu l'apprécier, d'autant plus que le récent roman de Daniel Gagnon, *La fille à marier*, m'avait laissé assez froid. Histoire de me racheter un peu, j'ai donc entrepris cette lecture avec une réceptivité à toute épreuve. Belle illusion. Ces personnages de cirque, ces monologues d'enfants jaloux et méchants qui adorent papa mais détestent maman, tout cela se ressemble trop. Et ce ton agaçant, lyrique à outrance, sonne faux.

Une certaine conception se dégage donc de l'ensemble. La thématique apparaît assez clairement et se tient d'un bout à l'autre. Tels le feu et l'eau, l'amour et la mort, dans leur incompatibilité première, se croisent et se toisent à contre-courant. Par miracle, l'impossible fusion se réalise dans «Les noces d'eau» au cours desquelles un sapeur-pompier s'unit à une noyée flottant à la dérive... (Décidément, comme symbolisme, on ne peut faire mieux, n'est-ce pas?)

Dans une certaine mesure, la démarche de Daniel Gagnon vaut par son côté insolite. Mais la magie n'opère pas. Qu'est-ce qui manque réellement? Peut-être une plus grande diversité formelle. Et sans nul doute une recherche d'effets plus nuancés.

Michel Dufour

LA MAISON DU REMOUS Nicole Houde Pleine Lune, 1986; 12,95 \$

La maison du remous abrite des êtres qui, d'une génération à l'autre, ravalent leur rébellion et vivent à contre-courant de leurs émotions. Ils sont entraînés dans un tourbillon de mutisme, d'immobilité, incapables d'exprimer leur malaise, incapables aussi de toucher. Ils réduisent les événements de leur vie à des dates, points de repères qui se transforment en souvenirs. Les mots demeurent coincés dans la gorge et les femmes qui se succèdent à «la Maison du remous» tentent de se libérer en criant, en vomissant, en accouchant ou en mourant, sauf qu'elles ne parviennent pas à habiter ni leur voix, ni leurs gestes. Le cri ne cesse de s'affubler de déguisements.



Laetitia, le personnage central de cette fiction, s'inscrit à son tour parmi cette collectivité de femmes aux corps désobéissants. Au début du roman, on a l'impression que Laetitia, en intériorisant la rivière Saguenay et la forêt, échappera au remous qu'on croirait inscrit dans son code génétique. Mais non! Peu à peu, elle perdra son identité, étouffera sa rage et sera celle qui produira la désobéissance intégrale à la lignée: elle mettra au monde un enfant-cochon, incarnant ainsi un fantôme qu'elle avait toujours nourri

pendant ses années de révolte passive.

Nicole Houde, avec ce deuxième roman, nous introduit dans l'univers du geste, de la parole, de leurs rapports avec la terre et la désobéissance. Les

thèmes explorés dans *La Maison du remous* rejoignent ceux de *La Malentendue*, roman qui lui avait valu le Prix des Jeunes écrivains du *Journal de Montréal* en 1984. L'écriture manifeste la même urgence et impos-

il faut lire chez TRIPTYQUE

LA FIN DES JEUX
Michel Gosselin

LE CORPS DE L'INFINI
Jean-Marc Fréchette

La rentrée

LETTRES URBAINES
Robert Berrouët-Oriol

AU BEAU FIXE
Marthe Jalbert

LA TERRE ÉMUE
Pierre-Yves Pépin

CLARA
Jacqueline Déry Mochon

DIFFUSION: PROLOGUE

commentaires

sibilité de dire, la difficulté à contrer le silence. L'auteure, en se détachant cette fois-ci du mode autobiographique, peut davantage laisser place à l'imaginaire et aller aux sources des corps qui se taisent. Au delà de cette *paralysie intérieure*, une seule issue possible: la folie... *La maison du remous* en retrace la genèse.

Susy Turcotte



SOLEIL RAUQUE

Geneviève Letarte
Pleine lune, 1986; 12,95 \$

Soleil rauque: «... le trouble dans la voix de celle qui lâche son âme face au monde et le sourire de celle qui se voit ainsi faire» (p. 164). Geneviève Letarte nous fait part dans son dernier roman de ses réflexions, ses inquiétudes, ses angoisses face à la vie, la sexualité, l'écriture, les relations entre les êtres.

À l'aube de ses 30 ans, la jeune femme observe, scrute, questionne chaque geste du quotidien. Accoudée pendant de longues heures à sa fenêtre, son regard erre, se fixe sur les passants, les couples, les étrangers. Son esprit s'agite, ses pensées se bousculent, s'entremêlent, lui crispent le ventre, la tourmentent. Alors elle s'offre à la lumière, au soleil, à la chaleur de l'air qui pénètre son corps, son ventre, ses jambes et la reconforte.

Le rythme de l'écriture est tantôt lent, tantôt rapide. Plusieurs phrases courtes ponctuent le texte et traduisent le déferlement de pensées dans l'esprit de l'auteur alors que de longues phrases languissantes expriment la langueur du personnage.

De belles images parsèment ce texte poétique. Très beau, sensuel et coloré par moments, le récit devient par endroits long et répétitif et perd alors de son intensité et parfois même de son intérêt.

Chantal Legault

LE CHOIX DE JEAN PANNETON DANS L'ŒUVRE DE RINGUET
Presses Laurentiennes, 1986;
6,95 \$

Pour plusieurs, Ringuet n'est que l'auteur de *Trente arpents*. *Le choix de Jean Panneton dans l'œuvre de Ringuet* nous rappelle que l'écrivain a touché la plupart des genres littéraires. Avec discernement, Jean Panneton a puisé dans l'œuvre de son oncle afin d'en montrer les diverses facettes.

Romancier, conteur, essayiste, Ringuet s'intéresse à des sujets aussi variés que la vie des cultivateurs québécois, la bourgeoisie montréalaise et la colonisation européenne. Ainsi, des passages de *Fausse monnaie* ou encore du *Poids du jour*, œuvres restées dans l'ombre de *Trente arpents*, présentent un contraste saisissant avec le célèbre roman.

L'auteur se révèle aussi très doué pour le pastiche. Dans *Littérature à la manière de...*, caricaturant Lionel Groulx, il fait la description loufoque d'une famille de 97 personnes qui s'apprête au «grand nettoyage», un bain rituel pris en famille deux fois l'an afin de répondre au «vibrant et magistral Appel de la Crasse» (p. 16). Il manifeste aussi son sens de l'humour dans *Confidences*, écrits autobiographiques qui nous ramènent en ces temps

sombres où les Québécois devaient se soumettre aux inter-

êts de l'Index. Ringuet exprime ironiquement ses frus-

PATRICK LOZE

Dans un monde qu'il ne reconnaît plus, dans la nuit des bars, le héros, Rodolphe, se laisse déchirer par des amours impossibles et par la drogue.

Rebelles

Le néon ... la nuit

Patrick LOZE

REBELLES

par la poste,
envoyez un chèque de 14,95\$ + 1.00\$
aux Éditions Rebelles, C.P. 753
Verchères, JOL 2R0
votre nom
adresse

disponible en librairie
Diffusion PROLOGUE



trations intellectuelles: «L'entrée au collège me donna de l'espoir. Oh joie! Il y avait là une bibliothèque de quelques milliers de volumes à la disposition des élèves. Hélas! Quand je fus passé à travers la collection, j'avais bien lu tout Zénaïde Fleuriot, tout Lamothe, tout Raoul de Navery (...). Mais de la littérature française, de la vraie, je ne connaissais que dates apprises par cœur dans notre Manuel de littérature, jugements ... conditionnés et maigres morceaux choisis. Aussi, pour notre professeur, le sommet de la littérature était-il *La cloche de Louisbourg* de Nérée Beauchemin, et *Le petit Chose*, cette pâtisserie d'Alphonse Daudet» (p. 67).

Je ne raffole pas non plus des *morceaux choisis*, triste tradition scolaire, mais, tout de même, cette anthologie a le mérite de rassembler plusieurs textes aujourd'hui introuvables en librairie.

Christine Robinson

LE RÉCIF DU PRINCE

Jacques Savoie
Boréal, 1986; 10,95 \$

Comment une adolescente de dix-sept ans en mal d'autonomie peut-elle accéder au monde des adultes quand papa et maman sont tous deux vedettes à la télévision et que la compagnie pour laquelle ils travaillent, la Broadcasting Life, régit

tout dans la maison jusqu'à l'existence même du chien Gendron? Voilà le point de départ du roman de Jacques Savoie, *Le récif du Prince*. Toutefois, la situation se complique du fait que le père, mi-absent, mi-incestueux, possède une forte emprise sur Vassilie, que la mère se réduit à une image au bulletin de 22 h 00 et que la sœur aînée se révèle prête à tout pour faire carrière au théâtre. Notre héroïne croit alors trouver sa porte de sortie et se libérer des «tu ressembles à...» dans un travail de six semaines au récif du Prince, petite île du Saint-Laurent qui abrite un phare où vit un vieil ermite, Clément. Pourtant, un accident de voiture, une descente au plus creux de la ville et l'interception d'une lettre adressée à son père suffisent à briser cette illusion et à bouleverser sa conception du monde. Dans cet univers où le présent prolonge trop souvent le passé, où le rêve se mêle sans cesse à la réalité (s'y heurte parfois), Vassilie mènera un combat acharné pour devenir femme.



Succédant à *Les portes tournantes*, roman fort bien reçu, *Le récif* envoûte le lecteur tant par son écriture simple et directe et par la délicatesse de sentiments qui se dégage de chaque page que par les revirements inattendus qui maintiennent l'intérêt et l'écho que chacun des personnages éveille en

nous. *Le récif du Prince* est un roman-miroir que le lecteur ne peut achever sans s'être découvert auparavant une nouvelle ride.

Hélène Marcotte

LASCAUX Normand de Bellefeuille Herbes rouges, 1985; 11,95 \$

Certains lieux sont le point de rencontre d'une multitude d'images, de mots, de couleurs, d'émotions, etc. Lascaux joue un rôle semblable pour Normand de Bellefeuille. Plus encore même «Lascaux est une expérience de la prose; pleine prose (...) où s'organise l'écriture chercheuse de Lascaux: l'émotion, le réel, plutôt l'émotion exacte que le sens, plutôt que le récit: la prose» (p. 77).

À travers différents genres et styles, cette «prose» montre les représentations obsessionnelles de la mémoire, de l'origine, de l'oubli ou de la ruine: «Lascaux comme fantôme de l'origine me trouble surtout parce que, au-delà du temps, sa ruine ne m'en est pas moins contemporaine» (p. 78). Mais cette ruine en est-elle vraiment une, puisque quatre femmes, quatre «revenantes» s'emploient à faire revivre inlassablement dans leur quotidien les scènes de Lascaux. Puis à son tour l'auteur reprend en contrepoint les trois séries de dix images («Les images achetées à Lascaux, ces images qu'ensemble toujours, toujours ensemble elles ont depuis souvent, si souvent regardées.» p. 90) que les femmes projettent sur le mur nord de la pièce. Comme si le livre *Lascaux* répétait à jamais les motifs pariétaux peints par l'ancêtre: «imaginez-le / une peau blousant aux lanières / les organes royaux sous / l'élastique / figurez-le-vous / dans sa culotte» (p. 107).

Dans l'écriture de *Lascaux* se glissera aussi la démarche réflexive de l'auteur, celle-là même de «Straight Prose» où, encore plus loin, nous avance-



rons au cœur du récit de l'ancêtre: «Il rêvait par-fois d'u-ne é-cri-tu-re en de-mi deuil, tout à fait con-trai-re au fait que ça se per-de...» (p. 73). Car, presque totalement absent de Lascaux («ligné à peine, tout juste quelques traits au milieu de cette faune par ailleurs si patiemment énumérée (...)» p. 37), l'ancêtre se lève maintenant au-dessus des figures mobiles de la parole.

Côme Lachapelle

NOUVEAUTÉS

- La fin de l'histoire**
Pierre Gravel
L'Hexagone; 21,95 \$
- Le fait de vivre ou d'avoir vécu**
François Charron
Herbes rouges; 11,95 \$
- Le corps de l'infini**
Jean-Marc Fréchette
Triptyque; 8,00 \$
- L'ours et le kangourou**
Roch Carrier
Stanké; 10,95 \$
- Alice vous fait dire bonsoir**
Claude Jasmin
Leméac; 12,95 \$